

Le Monde

ANNÉE - N° 16852 - 7,50 F - 1,14 EURO FRANCE MÉTROPOLITAINE

JEUDI 1^{er} AVRIL 1999

FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY - DIRECTEUR : JEAN-MARIE COLOMBANI

■ Adolf Eichmann, le spécialiste



Des 350 heures d'enregistrements, en 1961, du procès Eichmann, Eyal Sivan et Rony Brauman ont tiré un film qui explique l'action du criminel nazi par le zèle d'un serviteur modèle de l'Etat et entend faire l'éloge de la désobéissance.

p. 34

CINÉMA En 1991, le documentariste Eyal Sivan et Rony Brauman, alors président de Médecins sans frontières, retrouvent les 350 heures d'enregistrement filmé

du procès du criminel nazi Adolf Eichmann, qui eut lieu à Jérusalem en 1961. ● DE CES ARCHIVES, les auteurs ont fait un film de plus de deux heures - accompagné d'un

livre, *Eloge de la désobéissance* - qui aboutit à une thèse réductrice : l'action d'Eichmann ne s'expliquerait que par le zèle d'un serviteur modèle de l'Etat. ● LE FILM a de

surcroît recours à des effets spéciaux afin de modifier les images d'archives, à l'utilité aussi contestable que dangereuse. ● DANS UN ENTRETIEN au Monde, l'historienne

Annette Wieviorka déclare qu'elle a l'impression que « les auteurs prennent la parole d'Eichmann comme s'il n'était pas en train, précisément, de se défendre ».

Dans la cage de verre d'Adolf Eichmann devant ses juges

Un spécialiste, portrait d'un criminel moderne. En 1991, Rony Brauman et Eyal Sivan exhument les archives filmées du procès du nazi, qui eut lieu à Jérusalem, en 1961. Faute d'être cinéastes, ils ne les ont exploitées que pour illustrer une seule idée : l'éloge de la désobéissance

Film français de Rony Brauman et Eyal Sivan. (2 h 08.)

En 1991, le documentariste Eyal Sivan et Rony Brauman, alors président de Médecins sans frontières, découvrent un trésor. Au terme d'une recherche opiniâtre de plusieurs années, après avoir affronté ceux qui avaient la charge de le conserver et l'avaient enterré (*Le Monde* du 24 septembre 1997), ils exhument 350 heures d'enregistrement filmé d'un événement historique capital : le procès d'Adolf Eichmann, qui s'est ouvert le 11 avril 1961 dans la salle de spectacle transformée en tribunal de la Maison du peuple de Jérusalem. Enlevé par les services secrets israéliens à Buenos Aires en 1960, l'organisateur en chef de la déportation vers les camps de la mort devait être condamné à mort, et exécuté l'année suivante.

Le procès de cet homme reclus dans une cage de verre a joué un rôle central dans la prise de conscience mondiale de la nature du génocide perpétré par les nazis. Il n'a cessé de susciter la réflexion - éthique, politique, philosophique et historique. En témoignent l'ouvrage fondateur et controversé de Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem* (publié en 1963), comme *L'Ere du témoin*, d'Annette Wieviorka (Plon) et

Ce qui reste d'Auschwitz de Giorgio Agamben (Rivages), deux livres parus plus récemment. Ils s'interrogent essentiellement sur la Shoah, mais aussi sur des thèmes aussi différents que la nature d'Israël, les régimes de responsabilité et de culpabilité, la nature de la vérité, la mise en spectacle de la vie publique, le travail de mémoire, etc.

L'attente engendrée par le film que Brauman et Sivan ont tiré de leur découverte est à la mesure de l'ampleur émotionnelle et intellectuelle de ces thèmes. Or le moment de la projection se révèle étonnamment pauvre en informations, comme en réflexion et en émotion. Au point que des nombreuses ap-



C'est fâcheux, mais ce n'est pas ma faute.



... C'était un chaos.



J'étais un... instrument dans les mains de forces supérieures.



Je devais faire des rapports mensuels à ce sujet.



Les regrets, c'est bon pour les enfants.

proches que pouvait susciter le film (y compris sur son recours problématique aux images de synthèse) il ne reste que l'interrogation sur les raisons d'une telle déception. *Eloge de la désobéissance*, le livre publié parallèlement à la sortie du film, fournit l'essentiel des explications.

MONSTRE OU HOMME ORDINAIRE

Rony Brauman et Eyal Sivan y confessent avoir été embarrassés par la masse d'images à laquelle ils étaient confrontés - on les comprend ! Face à cette énigme, ils racontent comment ils ont procédé par réductions successives, méthode légitime si ces « réductions » n'étaient autant de simplifications. Ils aboutissent à l'illustration d'une seule idée. Un film illustrant une seule idée est par définition un mauvais film, qui se retourne contre ses auteurs et contre son sujet. D'autant que l'idée en question est pour le moins simpliste, sinon fautive. Le film s'accommode du postulat du procès, comme l'accusé et l'accusa-

tion avant lui : Eichmann serait soit un monstre, comme le prétendait le procureur, soit un homme ordinaire entraîné dans des événements extraordinaires, comme lui-même l'a soutenu.

Le film retourne son argumentation contre l'accusé, plaçant pour une thèse unique : son crime gigantesque s'expliquerait entièrement par le zèle d'un serviteur modèle de l'Etat. Le fait même d'obéir mènerait ainsi à la torture de masse et à l'anéantissement systématique de ses semblables. « Notre homme est de ceux que tout pouvoir rêve d'avoir dans ses rangs » est la première phrase du livre qui, comme le film, minimise le fait qu'Eichmann fut un membre précoce du parti nazi, lieutenant-colonel SS, participant enthousiaste aux exactions antisémites et témoin oculaire de l'extermination. Il fut certes un fonctionnaire efficace, mais le fil logique qui le relierait à un instituteur dévoué ou à un facteur scrupuleux est aussi absurde que la piste du

« fauve » sanguinaire décrite par le procureur.

Le titre du livre, *Eloge de la désobéissance*, désigne ainsi l'inconséquence d'une approche qui se résume à une généralité pseudo-libertaire où manque l'essentiel : ce n'est pas entre l'obéissance et la désobéissance en tant que telles que se joue la tragédie jugée en 1961, mais sur le double terrain du politique (la nature du système qui produit de tels actes) et de l'éthique (qui définit pour chacun ce qu'il peut et ne peut pas faire).

C'était l'un des axes de réflexion de Hannah Arendt, dont Rony Brauman et Eyal Sivan reprennent la formule la plus célèbre, la fameuse « banalité du mal ». Mais c'est pour la réduire à un slogan vague alors que, manifestement consciente de ce que sa formule pouvait avoir d'imprécis et de réducteur, Arendt revenait sur le thème dans l'épilogue de son livre, puis dans le *Post-scriptum* qu'elle lui adjoignit après l'intense polémique

déclenchée par l'ouvrage. Elle mettait clairement en garde contre ceux qui, tels Brauman et Sivan, « veulent à tout prix découvrir l'Eichmann au fond de chacun de nous » et insistait sur le fait qu'un tel acte n'était possible que « sous le couvert d'une loi criminelle et par un Etat criminel. »

Le film une fois réduit à la seule illustration de cette maigre armature intellectuelle - l'éloge de la désobéissance (on rêve à ce qu'un Marcel Ophüls, par exemple, aurait pu faire de pareil matériau) -, qu'est-ce qu'on voit ? La salle du tribunal, des extraits de témoignages et de requêtes disjointes, les interventions des juges pour faire éclaircir un point particulier ou faire respecter l'ordre dans la salle. On voit, surtout, très longuement, Adolf Eichmann. Un homme maigre, sérieux, intelligent, combatif, enfermé dans sa cage de verre et qui, avec une grande adresse et beaucoup de courtoisie, se bat pour sauver sa peau. Lui seul, c'est l'un des reproches qu'appellent les choix du

film, dispose de temps à l'écran. Et, mécaniquement (malgré, bien entendu, la volonté des auteurs), ce temps travaille pour lui, selon un processus inhérent au cinéma et auquel il est particulièrement regrettable que les réalisateurs ne prennent pas garde.

LE HORS-CHAMP OUBLIÉ

Voué à la seule illustration de son « idée », le film est très laconique sur ce dont il est fondamentalement question : l'extermination systématique de millions d'êtres humains. « Nul ne peut aujourd'hui regarder Eichmann s'exprimer sans avoir immédiatement à l'esprit la terreur dont il fut un des acteurs centraux », écrivent Brauman et Sivan pour justifier l'élimination de cet arrière-plan. Mais tout film (quelle que soit la place présumée de ses arrière-plans dans l'imaginaire de son public) exige qu'on construise le hors-champ de ce qu'il montre. Faute de quoi on doit affronter le paradoxe d'avoir fait involontairement d'Eichmann sinon un héros, du moins un personnage nuancé, que le spectateur perçoit davantage en fonction de son comportement durant le procès (le présent du tournage) qu'à la lumière de ce pour quoi il est jugé.

Ces explications pourraient se résumer à ce constat : Rony Brauman et Eyal Sivan ne sont pas cinéastes. La belle affaire, dira-t-on, quand il s'agit d'enjeux si graves ! La question du talent ou de la qualification professionnelle passe au deuxième plan. Le film ne cesse de répondre que ce n'est, hélas, pas vrai, et qu'aussi riches, complexes et tragiques soient les images du procès Eichmann, pratiquement rien de leur potentiel ne peut être réalisé sans réalisateur.

Jean-Michel Frodon

★ *Eloge de la désobéissance*, de Rony Brauman et Eyal Sivan, Le Pommier, 176 p., 99 F. *Eichmann à Jérusalem*, de Hannah Arendt, Folio-Histoire, 488 p.

L'ajout d'effets spéciaux, une minuscule boîte de Pandore

L'un des aspects les plus intrigants du projet d'*Un spécialiste* tenait au recours aux effets spéciaux modifiant les images d'archives. Pour ce qu'on en voit, il s'agit finalement d'interventions très modestes : l'ajout « signifiant » d'un reflet du public sur la cage de verre ; quelques panoramiques à l'utilité contestable menant par exemple d'une image enregistrée de l'accusé à une image enregistrée des témoins grâce à un mouvement de caméra simulé sur ordinateur ; et le plan final, qui « libère » Eichmann de sa cage et de tout l'environnement du procès, le colorise ainsi que son bureau - métaphore discutable d'une « banalité du mal » susceptible de s'incarner dans le plus anodin des fonctionnaires contemporains dont on nous offre soudain la représentation.

Peu de choses en vérité, pourtant la question de principe n'en est pas moins posée : en rompant le pacte implicite selon lequel une image documentaire (sans que cela dispense de s'en méfier) conserve la trace de quelque chose de réel qui a été enregistré, *Un spécialiste* fait sauter un des principaux critères de vérité qu'on était en droit d'attendre d'images qui se donnent pour « réelles », et entrebâille la porte à d'innombrables abus.

Le Monde de la MUSIQUE

Ce mois-ci

L'hommage à Yehudi Menuhin

Hélène Grimaud

La pianiste aux deux passions : la musique et les loups

Goethe et les musiciens

L'explosion du chant choral

Hi-fi : les systèmes audio-vidéo

Les CD du mois de A à Z

et toutes les rubriques habituelles

avec le programme complet de Radio Classique

Annette Wieviorka, directeur de recherche au CNRS

« C'est le procès tel qu'il aurait dû se dérouler idéalement selon les auteurs »

ANNETTE WIEVIORKA est spécialiste de l'histoire des juifs au XX^e siècle. Elle a notamment publié *Le Procès Eichmann* (éd. Complexe, 1989), *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli* (Plon, 1992) ainsi que *L'Ere du témoin* (Plon, 1998), dans lequel elle revient longuement sur la signification du procès Eichmann.

« Qu'est-ce qui vous a incitée à travailler sur le procès Eichmann ?

- Je m'intéressais à la question de la mémoire du génocide et je me suis aperçue que ce procès avait constitué un véritable tournant. Jusque-là, la mémoire du génocide était cantonnée à l'espace privé des victimes. Or la conscience de la spécificité du génocide comme entreprise de destruction du peuple juif, c'est le procès Eichmann qui l'installe dans l'espace public. Il constitue aussi ce que j'ai appelé l'avènement du témoin, soit un moment fondamental dans l'émergence de la parole des victimes et dans la reconnaissance de leur dignité et de leur identité sociale.

- Pourquoi faut-il attendre ce procès pour que cette prise de conscience ait lieu ?

- Il est très intéressant à cet égard de comparer le procès Eichmann à l'autre grand procès qui le précède dans le temps, celui de Nuremberg. A Nuremberg, contrairement à ce que l'on croit aujourd'hui, le but des Américains n'est pas de dénoncer l'horreur du génocide ; c'est de mettre la guerre hors la loi. Pour ce faire, le procureur Jackson décide de fonder l'accusation, dont le premier chef est « complot contre la paix », sur les documents. Le résultat, c'est

que ce procès a paru extrêmement ennuyeux aux journalistes mais qu'il a nourri pour des années et des années la possibilité d'écrire l'histoire des crimes nazis. Les travaux de Poliakov ou de Hilberg, pour ne citer qu'eux, n'auraient pas été possibles sans le recours à cette extraordinaire collecte d'archives.

« L'intention de Gideon Hausner, le procureur du procès Eichmann, est tout à fait différente. Son but n'est pas d'enrichir la bibliothèque de l'histoire mais de toucher l'âme des gens, en faisant raconter l'histoire par ceux qui en ont été les victimes. Au point que Eichmann, l'homme dans la cage de verre, va quasiment disparaître au profit des témoins. Le procès Eichmann devient donc ce « Nuremberg du peuple juif » que Ben Gourion appelait de ses vœux.

- Est-ce cela qui suscite la polémique autour du procès ?

- C'est surtout sa mise en cause par Hannah Arendt dans les chroniques qu'elle livre au *New Yorker* (et dont son livre *Eichmann à Jérusalem* reprend la teneur). Sa critique porte sur trois points : la façon dont le procureur mène ce procès, qui vise moins à juger un individu qu'à inscrire en lettres de feu l'histoire de la persécution ; la minimisation du rôle des conseils juifs ; enfin, la volonté de faire apparaître Eichmann comme un monstre, au mépris d'une autre dimension de la réalité qui serait celle de la « banalité du mal ».

- Comment définiriez-vous finalement la portée historique de ce procès ?

- Elle est double. D'une part, elle permet aux rescapés de recouvrer une dignité et un droit d'exis-

tence dont l'occultation du génocide les avaient jusque-là privés. D'autre part, l'émergence de cette parole privée commence à entrer en concurrence et à mettre en danger le récit historique, dans la mesure où l'on pourrait être tenté de considérer que la simple juxtaposition des témoignages et le recours à l'émotion suffisent à écrire l'histoire. Au fil du temps, c'est ce qui finit par arriver aujourd'hui avec la Fondation Spielberg.

- Dans ce contexte, quelle place occupe le film d'Eyal Sivan et de Rony Brauman ?

- Je pense d'abord que tous les historiens sauront gré à ces auteurs d'avoir retrouvé et rendu accessibles les 350 heures d'archives filmées dont il est tiré. Quant au montage qu'ils en proposent dans *Un spécialiste*, il faut savoir que c'est un film de fiction. Soit une œuvre qui, de par son point de vue - focaliser le film sur Eichmann, et plus particulièrement sur les débats qui mettent en cause les actions : dont il porte la responsabilité -, nous présente le procès tel qu'il aurait dû se dérouler idéalement : selon les auteurs. C'est un choix à la fois contestable et intéressant.

- Ce choix ignore délibérément la signification historique du procès telle que vous la décrivez, sous l'angle de l'avènement du témoin.

- C'est exact. C'est en ce sens moi-même un film sur le procès Eichmann que sur Eichmann lui-même. On a l'impression que les auteurs prennent la parole d'Eichmann comme s'il n'était pas en train, précisément, de se défendre. Ce qui pose la question de l'œuvre personnelle et du droit qu'elle a de

rendre compte ou pas de la totalité d'un événement historique. Personnellement, cela ne me gêne pas qu'une œuvre affiche ses choix, du moment qu'on donne au public les moyens de les identifier comme tels et qu'il y a par ailleurs une existence et une lisibilité de la source historique.

- A cet égard, comment percevez-vous le décalage entre le film et le livre qui l'accompagne ?

- Pour ce qui concerne la partie dans laquelle les auteurs exposent leur conception, il s'agit d'un livre très politique, parfois grandiloquent, qui se révèle particulièrement pauvre dans la conception de l'histoire que le procès Eichmann a révélée. Les auteurs semblent ignorer les avancées considérables de la recherche historique sur la question du rôle des conseils juifs, qui permet sinon de lever, du moins de nuancer l'accusation portée contre eux, et même sur l'idée de la « banalité du mal », qui doit être infléchie à la lumière des travaux des historiens allemands sur les processus de décision. Tout semble s'être arrêté pour eux à Hannah Arendt, du moins dans ce livre. Sans parler de cette façon d'utiliser le nazisme pour dénoncer le sionisme, qui se passe de commentaire. C'est très bien de dénoncer les abus de la mémoire ; encore faut-il n'être pas soi-même esclave de cette mémoire, comme semble l'être de façon quasiment obsessionnelle Eyal Sivan. Je pense qu'on a donc tout intérêt à voir le film indépendamment du livre. »

Propos recueillis par Jacques Mandelbaum